

# Quizás, Quizás, Quizás !

Libération, 11 juillet 2021

Dans une lettre adressée à Ursula von der Leyen, l'écrivain Percy Kemp s'alarme de la substitution subreptice du temps conditionnel au temps présent, devenue subterfuge, dans le discours politique et scientifique d'une époque sous Covid.



Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne. (Luis Vieira/AP)

par Percy Kemp, écrivain

publié le 11 juillet 2021

Madame la présidente de la Commission européenne,

Cela fait fort longtemps que je ne vous ai écrit. Et pour cause, la Direction générale à l'Imagination politique que je dirige diligemment depuis plus de quinze ans déjà continue de faire figure de pièce rapportée au sein de la Commission, où ses avis ne sont jamais pris en considération.

Le grand poète arabe de l'époque abbasside Al-Mutanabbi dont l'humilité, comme son surnom l'indique, n'était pas la principale qualité (en arabe al-mutanabbi signifierait

semble-t-il «celui qui se prétend prophète»), pouvait bien, lui, clamer haut et fort, «*Je suis celui dont les aveugles ont pu lire les écrits, et celui, aussi, dont les sourds ont entendu la parole*», mais pour ma part, je crains fort d'être plutôt dans la situation peu enviable dans laquelle s'était trouvé Basil Pascali, ce personnage de roman imaginé par Barry Unsworth et campé au cinéma par Ben Kingsley et qui, espionnant pour les Turcs sur l'île grecque où il résidait, envoyait inlassablement à la Sublime Porte quantité de rapports détaillés qu'il savait pertinemment que nul, à Constantinople, ne lirait jamais.

Si donc, nonobstant mon grand désenchantement et mon profond dépit, je prends à nouveau la plume pour vous écrire aujourd'hui (entendez, Madame, ce mot de «plume» au sens purement figuré tant la Direction générale dont j'assume la

responsabilité est aujourd'hui déplumée), croyez que c'est uniquement pour vous alerter sur le fait que l'*Ode à la joie*, ce poème de Schiller partiellement mis en musique par Beethoven dans le finale du quatrième mouvement de sa *Symphonie n°9* et adopté en 1985 comme hymne officiel de l'Union européenne, ne reflète plus vraiment notre praxis politique, encore moins l'état d'esprit de nos concitoyens.

C'est qu'entre-temps, et à la faveur de l'épidémie de Covid, un sérieux glissement temporel est advenu, qui est passé totalement inaperçu. Je veux parler là de la substitution subreptice du temps conditionnel au temps présent ainsi qu'au temps futur dans notre discours tant politique que scientifique. Rien que ce matin, Madame la Présidente, j'ai pu entendre une sommité médicale dire qu'une quatrième vague de Covid pourrait déferler sur l'Europe,

un autre savant de renom déclarer que les vaccins existants pourraient ne pas être efficaces contre le variant delta, des responsables de l'aviation civile avertir que les passagers vaccinés courraient un risque d'embolie, le porte-parole d'un gouvernement évoquer une «*fracture vaccinale*» qui pourrait provoquer du ressentiment entre les citoyens vaccinés et ceux non vaccinés, un homme politique déclarer que si l'épidémie touchait les enfants on se trouverait devant des vagues qui ébranleraient le socle même de la société, un ministre annoncer que dans son pays la date prévue pour la levée des restrictions sur les libertés pourrait être à nouveau reportée, et un responsable européen de l'Organisation mondiale de la santé suggérer que de nouveaux variants (qu'on baptisera évidemment epsilon, zêta, êta, thêta, etc., sachant qu'on a de la marge, l'alphabet grec comptant pas moins de vingt-quatre lettres) pourraient pointer à leur tour le

bout de leur nez.

Au départ j'avais simplement vu dans ce glissement du discours du temps présent et du temps futur vers le temps conditionnel un signe d'humilité de notre part, tranchant avec les certitudes contradictoires si arrogamment affichées sur tous les réseaux sociaux.

L'oracle d'Apollon à Delphes ne disait-il pas justement, et à propos de Socrate, qu'il était le plus savant des hommes parce qu'il savait qu'il ne savait rien ? Mais très vite après je me suis rendu compte que loin d'être de notre part une manière noble et élégante de reconnaître humblement notre ignorance (voire notre impuissance) face au Covid, l'usage systématique que nous faisons désormais du temps conditionnel s'apparentait plutôt à un subterfuge grammatical derrière lequel nous dissimulerions, en jouant sur les mots, notre propre ignorance, afin que jamais on ne

puisse dire : «*Le Roi est nu !*»

De fait, contrairement au temps futur et au temps présent, lesquels engagent tous deux la responsabilité d'un homme politique ou d'un scientifique dès lors qu'il s'exprimerait, le conditionnel offre l'immense avantage de permettre à qui sait en faire bon usage (et Dieu sait si nous apprenons vite !) de garder toutes ses options ouvertes pour se dédire ou se débiter le cas échéant. Ses prévisions, comme ses promesses, ayant toutes été dûment «conditionnées» dès le départ («vaccinées», dira-t-on aujourd'hui), nul maître ès conditionnel ne pourra être accusé de s'être trompé, d'avoir induit l'opinion en erreur, ou d'avoir failli à ses engagements.

«*Quand les hommes ne peuvent changer les choses, disait jadis un grand homme politique européen, ils changent les mots.*»  
Suivant son conseil (quitte, n'est-ce pas, à

trahir et son intention et sa mémoire), c'est bien ce que nous faisons aujourd'hui en hâtant (sage décision !) l'avènement du conditionnel, nouveau temps-roi du discours politique et scientifique qui devrait permettre aux élites de se maintenir au pouvoir contre vents et marées sur le navire démâté et bien mal barré sur lequel nous sommes embarqués.

Cela étant posé (et j'en reviens ici au but de ma communication d'aujourd'hui), le «on aurait» ayant finalement remplacé le «on a» et le «on aura», le «on serait» s'étant aussi substitué au «on est» et au «on sera», et le «on pourrait» ayant en outre évincé le «on peut» et le «on pourra», il me semble approprié, Madame la Présidente, de mettre au rancart dès à présent l'*Ode à la joie*, hymne bien trop plein de certitudes et d'allant, et d'adopter au plus vite comme nouvel hymne officiel de l'Union européenne

la chanson Quizás, Quizás, Quizás ! de Bobby Capó, laquelle reflète bien mieux l'incertitude où nous baignons. Après tout, les peut-être, les quizás, les forse et les perhaps ne sont-ils pas déjà sur toutes les lèvres et dans tous les esprits ?

En espérant que, cette fois-ci, la proposition de la Direction générale à l'Imagination politique sera adoptée par la Commission, je vous prie d'agréer, Madame la Présidente, mes salutations les plus distinguées.